LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMERO 5 CENTIMES

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 331

LUNDI 27 NOVEMBRE 1899

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

Par la Peur

Les mélinistes, les réactionnaires, les ésariens ont reçu, depuis quelques jours, de rudes coups.

D'abord, c'est à une majorité de cent-cinq voix que la Chambre a soutenu le ministère dont la réaction souhaite si passionnément la chute. Tout le parti vraiment républicain a donné avec ensemble contre l'ennemi.

Dimanche, Paris a affirmé sa foi républicaine et socialiste par une manifestation admirable. Depuis longtemps, la grande ville était comme souillée par l'audace des nationalistes et des cléricaux. Pendant le procès Zola, il semblait qu'une loi de proscription frappât en plein Paris les républicains, et les fauteurs de coups d'Etat étaient maîtres du pavé que si souvent ils rougirent du sang des hommes libres. Ces hontes maintenant ont été balayées : trois cent mille hommes républicains, socialistes, ouvriers, ont défilé devant la statue de la République triomphante ; ils ont acclamé la liberté et la justice, et cette vibration ardente a purifié enfin l'atmosphère de Paris, saturée de réaction.

Ah ! on comprend le dépit et la fureur de nos ennemis ! Ils répétaient que le peuple était à eux ; ils espéraient peut-être que l'abominable campagne de nationalisme rétrograde menée par eux avait troublé les travailleurs.

Déroulède avait fini par croire qu'il lui suffirait de prendre la bride le cheval d'un général pour entraîner la foule à l'Elysée et la France à la réaction.

La veille même du triomphe de la République, il a provoqué au Sénat un incident violent dans l'espoir de troubler la manifestation du lendemain. Vaine tentative ! Tout cela s'est perdu comme une pauvre paille emportée par un fleuve immense ; et la force du sentiment républicain a été telle que, pendant cette journée rayonnante, la réaction a été plus que vaincue, elle a été inexistante.

Dans cette fête républicaine, la classe ouvrière a joué un grand rôle, et on peut même dire un rôle décisif : c'est elle, par les syndicats, ses Bourses du Travail, ses groupes sans nombre, qui fournissaient les gros bataillons ; c'est elle aussi qui animait la journée de son souffle ardent, de sa grande espérance socialiste, de son magnifique appel à la justice de demain.

Aussi, dès le lendemain de la fête, Méline a-t-il essayé de semer la panique à la Chambre.

Quoi ! allez-vous tolérer que le socialisme affirme ainsi sa force ? Allez-vous permettre qu'en plein Paris le drapeau rouge soit déployé ?

Comme avant le Deux-Décembre, c'est par la peur que la réaction veut gouverner. Mais je crois vraiment qu'il est trop tard. Peur de quoi ? Du drapeau rouge ? Tous ceux qui ont assisté à des manifestations anglaises ou belges, savent qu'à Londres ou à Bruxelles le drapeau rouge passe librement dans les rues, couvrant de sa flamme les magnifiques cortèges populaires. Le prolétariat y choisit comme le emblème de sa haute espérance sociale et de la future unité humaine.

Il n'est plus au pouvoir de personne de le lui arracher, et on se demande qui peut avoir intérêt à le lui arracher. A-t-on la prétention d'obliger la classe prolétarienne à renoncer aux idées sociales par lesquelles elle espère renouveler la société et unifier le monde ?

Le socialisme ne peut plus être retranché de la vie des nations, et, quand une idée grandit, son emblème finit toujours par entrer dans les habitudes sociales.

C'est donc en vain que la réaction essaie de terrouiser le pays en lui disant : « Dimanche, à Paris, il y avait des groupements ouvriers rangés derrière des bannières rouges. »

Le pays ne retiendra qu'une chose : c'est que trois cent mille citoyens ont pu manifester dans Paris, avec les emblèmes choisis par eux, sans qu'il y ait eu la plus légère bagarre, le moindre trouble, la moindre provocation : c'est que le peuple sait se gouverner et se diriger lui-même, et qu'on assurera l'ordre désormais, non par la peur et la compression, mais par la confiance et la liberté.

Le prolétariat ne cherche pas le stérile et sanglant désordre. Il est trop assuré de sa force, trop fier de sa tranquille croissance pour risquer en une sinistre partie de dés toute son espérance sociale. Il participe tous les jours plus largement à la vie publique.

C'est lui qui, dès le début de l'affaire Dreyfus, a soutenu le combat et forcé ainsi la sympathie et l'estime des savants, des penseurs, des artistes, des Duclaux et des Anatole France, qui, jusque-là, le connaissaient peu.

C'est lui qui, en ce moment même, avec l'aide de quelques « intellectuels », qui ne veulent plus se désintéresser de la vie, fonde à Paris de belles Universités populaires.

C'est lui qui prépare, mieux que l'alliance, la fusion de la science et du travail.

C'est lui qui prépare, à cette heure, le mouvement coopératif. Et c'est lui aussi qui travaille à organiser son unité, à définir son action, à **élargir sa méthode.**

Jamais il n'y eut plus active fermentation de la pensée populaire, jamais l'action socialiste ne fut plus diverse et plus profonde. Comment se lasser des violences sauvages d'une classe en progrès qui s'assimile toutes les forces de la civilisation pour la pousser plus haut ?

J'ai été ces jours-ci dans l'Ain et je lui ai donner des réunions à Oyonnax et à Saint-Claude, et j'ai pu constater que l'admirable travail de la pensée socialiste avait pénétré jusque dans le repli des vallées profondes.

Là, les groupes socialistes ont multiplié les coopératives de consommation et production, en donnant à leurs statuts, pour l'emploi des fonds de réserve, un caractère communiste.

Là, j'ai vu de vastes ateliers coopératifs, où 120 ouvriers diamantaires, affiliant sur la meule rapide les facettes multiples du diamant, accueillaient les visiteurs au cri de « Vive la République sociale ! »

Là, j'ai vu les coopératives de paysans apportant leur lait à la fromagerie commune, qui est la propriété du village, et vendant leurs produits en grand par l'intermédiaire de prud'hommes vendeurs choisis par eux.

Et j'ai entendu les délégués socialistes des vignerons de Poligny exposer les plans de reconstitution du vignoble par **la commune et le syndicat, qu'ils appliqueront demain.** Et partout, le premier soin de ces groupes est de fonder des bibliothèques, d'organiser ces conférences éducatives.

Ce n'est pas la barbarie qui monte, c'est la civilisation qui s'étend et qui s'élève. Les chevaliers de la peur s'évanouiront comme de ridicules fantômes.

JEAN JAURÈS.

Echos & Nouvelles

Les Allemands emploient en ce moment, avec un grand succès, un nouveau pavage en pierre artificielle.

Pour obtenir cette pierre on chauffe longtemps un mélange de goudron et de sable. Le mélange obtenu est coulé dans des moules de la grandeur des pavés ordinaires. Après refroidissement, cette masse est soumise à une forte pression. Elle est ensuite cuite à une température élevée, dans des fours spéciaux, et enfin sablée à une forte pression. Elle est plus résistante que le granit, elle dure deux fois plus longtemps que le granit et coûte moins cher que le granit.

Le capital le plus important du Cap, le *Cape Times*, publie un article dans lequel il propose, afin de rapprocher les deux peuples, que les Hollandais du Transvaal soient admis à acquérir des terres dans le Cap. Le *Cape Times* ajoute que, si les Hollandais achètent des terres en grand nombre, ils auront plus de droits que les Anglais à la franchise électorale.

Il semble que, dans les crises, ces journaux, qui d'ordinaire sont si peu sympathiques à la cause du peuple, deviennent, en quelque sorte, les porte-parole de la démocratie.

Nous avons cité, il y a quelque temps, le cas du journal *The Times* qui, en Angleterre, prenait parti pour les ouvriers du port contre les exploiteurs.

Voici maintenant le journal le plus réactionnaire du Cap, le *Cape Times*, qui, dans un article, se prononce pour le droit de coalition des ouvriers du port.

Il est vrai que les ouvriers du port du Cap sont des Hollandais, et que le journal en question est un journal anglais.

***

NOUVELLES A LA MAIN

Un ami qui avait lu Lucie soit à dîner en solitaire de ses amis.

— Vous m'excuserez, mon cher, lui dit-il en décoiffant, mais ce soir, je ne dîne du poulet, au lait de lait, comme vous savez, monsieur de la Haute-Cour.

FIGURES

Le conflit Anglo-Transvaalien

M. PESRSE

[illegible]

LE MAGOT DES FROCARDS

Les mensonges de la « Croix ». — Un document écrasant. — Les 1,800,000 francs des Pères Assomptionnistes — Suggestives découvertes. - Imposteurs confondus.

Le jour même où des perquisitions furent opérées dans les officines des *Croix*, nous avons annoncé qu'on avait saisi dans le coffre-fort des Pères assomptionnistes, à Paris, la petite somme de *[illegible]* en or, billets de banque et valeurs diverses.

Beaucoup de journaux de Paris et de province ont annoncé en même temps que nous la découverte de ce magot clérical.

En présence d'une telle somme, on se demandait naturellement : d'où vient l'argent et **à qui était-il destiné ?**

Fort ennuyés de cette indiscrète visite domiciliaire et des résultats suggestifs qu'elle aurait amenés, les pères de l'Assomption mirent hautement la découverte dans leur boutique de ces monceaux d'or. Ils gardèrent sur leur tonsure, sur leur soutane, sur leur barbe, sur n'importe quoi, votre même sur la « Croix », égout collecteur de toutes les infamies et de tous les mensonges, qu'ils étaient pauvres comme Job sur son fumier.

C'est en vain qu'on leur disait : « Mais voyons, Respectables ensoutanés, vous continuez à affirmer hautement la Vérité, on a trouvé dans la cellule de frère Grand Sur leur tonsure, sur leur soutane, sur leur barbe, sur n'importe quoi, votre même sur la « Croix », égout collecteur de toutes les infamies et de tous les mensonges, qu'ils étaient pauvres comme Job sur son fumier.

C'est en vain qu'on leur disait : « Mais voyons, Respectables ensoutanés, vous continuez